



CONNAISSANCE ET DEVALUATION DU CONCEPT DE L'HOMME



A.E.M. van der Does de Willebois

Il y eut un temps où l'homme croyait connaître son destin. Il pouvait se représenter sa marche à travers l'histoire comme un pèlerinage vers la vie éternelle et évoquer une grande foule, des rameaux à la main, se rendant gracieusement à la Jérusalem céleste. Il se savait créé à l'image de Dieu et le sens de sa vie n'était pas problématique.

Aujourd'hui la situation de l'homme est d'abord caractérisée par la science; par la connaissance objective, qui se sert du postulat de l'objectivité de la nature et n'admet aucun projet créateur, aucune finalité. Toutes les explications mythiques, religieuses et métaphysiques sont des histoires périmées où l'on ne saurait plus prendre refuge. Et aujourd'hui on peut se représenter la caravane humaine comme un défilé à la fois macabre et carnavalesque d'hommes-machine et de singes nus, de social engineers et d'ordinateurs, de savants vaniteux et de déblayeurs de tabous. Ils se bousculent en direction du paradis terrestre des behaviouristes, où des hommes soigneusement programmés et conditionnés sont soumis à une rigide structure du bien-être. C'est l'homme qui se veut créé à l'image d'un robot parfait; et les philosophes de constater dans leur sagesse suprême: «Une vie qui ne sait pas qu'elle n'a pas de sens, a peu de sens»¹.

Et en effet, d'après Gabriel Marcel, à notre époque l'homme déraciné et aliéné de lui-même, est devenu tout entier une question pour l'homme; une question sans réponse.

1. Cf. Joseph Ratzinger, *Glaube und Zukunft*. Kösel Verlag, München.

SCIENCE ET IDENTITÉ

En psychiatrie cela s'exprime dans la notion de l'identité, ou plutôt la perte de l'identité. Qui suis-je? D'où suis-je? Quelle est ma destination? En quoi faut-il croire et quel est le sens de mon existence? Telles sont les questions que les gens se posent et auxquelles il faut répondre pour échapper au désespoir.

Le désespoir en tant que terme d'une vie qui a manqué son identité et son intégrité, a été décrit par Erikson comme l'expression d'un refus d'accepter son histoire individuelle, son propre et unique cycle de vie et d'en assumer la responsabilité; il exprime le mépris de soi et d'autrui, le mépris de tout ce que l'homme a réalisé dans et par ses institutions.

De ce mépris, de cette perte de respect de l'homme pour lui-même, de cette dévaluation de l'homme aux yeux de l'homme, nous connaissons les fruits amers. Lorsqu'il s'agit de guerres totales et de camps d'extermination, il est encore possible d'appeler le mal par son nom. Mais quand il est question de tuer par l'avortement et l'euthanasie, on nous parle déjà en termes de charité pour protéger les consciences archaïques — selon le mot de Saint-Exupéry: «Car j'ai vu trop souvent la pitié s'égarer». Ou bien, quand il s'agit de camoufler son égoïsme de façon plus scientifique, on nous parle en termes de démographie et d'eugénisme. Car l'éthique de la connaissance objective, ne connaît que des valeurs et des normes subjectives, donc arbitraires, dictées par ce qui paraît scientifiquement et matériellement utile et souhaitable.

Et c'est là, par sa prétention d'absolu, que la science nous a trahis. Avec ses possibilités inouïes elle nous a fait rêver d'un paradis sur terre et puis nous nous sommes éveillés au bord du gouffre d'un grand vide spirituel et moral.

On peut illustrer cette décadence avec l'exemple de certains esprits célèbres à qui on a accordé le prix Nobel. Au nom de l'éthique basée sur la science, les lauréats en question ont proposé de ne considérer un enfant légalement vivant que trois jours après sa naissance, de sorte qu'il est possible de le laisser mourir en cas de défaut congénital. En même temps ils proposent la mort obligatoire à l'âge de 80 ans². Je me demande si de tels propos ne risquent de faire du prix Nobel un signe de disgrâce.

Toutefois, s'il faut faire mourir pour insanité, dans ce cas-là qui faut-il tuer: le pauvre homme défectueux ou bien l'illustre prix Nobel?

2. Cf. Paul Marx, *The Mercy Killers*, 2.550 Vie Tejon, Palos Verdes Estates, California 90.274. (1974). Il s'agit de Watson et Crick.



Au fond c'est choisir entre deux imbéciles. Pourtant que l'on nous tienne de tels propos, est parfaitement normal et raisonnable dès qu'on accepte la conception de l'homme que la science nous propose, à partir de son a priori matérialiste.

Tout donc dépend de notre concept de l'homme. Ce dernier décide si oui ou non on reconnaît à la vie humaine une valeur intrinsèque et objective; et, sur le plan subjectif, si l'on est capable de donner oui ou non un sens à sa vie.

Or, on peut constater avec Gabriel Marcel que depuis des millénaires l'image que l'homme a conçue de lui-même, ne fut jamais vraiment inquiétante. Contre l'arrière-plan d'une cause et d'un ordre divin dans la nature, cette image gardait toujours une certaine évidence et l'on n'avait aucune peine à s'y reconnaître. Seulement de nos jours l'image est devenue méconnaissable; car aujourd'hui le miroir reflète un Picasso; car aujourd'hui nous avons avec Nietzsche proclamé la mort de Dieu. Je veux maintenant essayer de tracer en quelques grandes lignes l'histoire de ce développement jusqu'à nos jours.

RATIONALISME ET MORALISME

Au temps de la conscience archaïque, au temps de la participation mystique de l'homme avec son entourage quotidien et cosmique, notre rythme de vie était assimilé au cycle bien ordonné d'un retour éternel et la pensée embrassait, dans un symbolisme magico-religieux, Dieu, l'homme et le monde. C'était le principe d'une explication totale de la réalité, où l'homme se savait au centre d'un espace sacré.

Suivant Karl Jaspers, la première brèche vers notre temps fut cette étonnante époque vers l'an 500 avant notre ère, qu'il décrit sous le nom d'Achsenzeit». Alors eut lieu dans tout le monde civilisé, un réveil de l'esprit. C'était l'époque de Confucius et de Lao tsé, de Bouddha et de Zarathoustra, des prophètes de l'Ancien Testament et des grands penseurs grecs.

Dès lors, très conscient de lui-même, l'homme se dresse en moi individuel en face du non-moi du monde qui l'entoure; et pour la première fois les questions fondamentales concernant l'homme et la nature sont posées au niveau rationnel. C'est surtout dans la pensée grecque que la raison rompt une fois pour toutes avec le monde millénaire de l'explication mythique et poétique (Maritain).

Pourtant la raison ne se sépare pas encore de la pensée religieuse et

l'histoire évolue vers la belle synthèse métaphysique de la scolastique, où l'alliance harmonieuse de la foi et de la raison atteint son point culminant.

Après, grâce à la découverte des possibilités insoupçonnées de notre ingéniosité, l'image de l'homme apparaît sous l'aspect nouveau d'une certaine glorification de lui-même. C'est l'ivresse de l'indépendance humaniste de la Renaissance, et c'est, au temps des Lumières, l'histoire de la Raison devenue souveraine et autonome.

Ainsi, après une dernière révérence de la raison devant le Dieu fantomatique des philosophes, les temps sont venus, au 19^e siècle pour le rêve positiviste d'Auguste Comte, où la science prend définitivement la place de la religion et de la métaphysique.

Ici il faut brièvement mentionner qu'au temps même où l'âme s'éclipse, devant la lumière de la raison éclairée, on assista aussi, pour ainsi dire, à la disparition de la réalité corporelle. L'une et l'autre ont certainement contribué à cette caractéristique de notre temps, la dissimulation des sentiments (Fortmann).

Au fond, tout cela se comprend. La raison souveraine qui ne pouvait pas s'occuper du conte de fée de l'âme et de ses implications mythiques et religieuses, ne pouvait non plus tolérer la vulgarité du corps et ses implications instinctives et animales.

Alors commence le refoulement graduel des fonctions biologiques, qui mène à l'époque Victorienne, où le corps et le lit sont devenus des zones de danger psychique de premier ordre (Elias). Voilà comment la psychologie freudienne trouve sa raison d'être. C'est aussi l'histoire du moralisme hypocrite qui, en menant la jeunesse au rejet de toute autorité et de toutes les valeurs, devenait ainsi une des racines du nihilisme contemporain.

L'HOMME-MACHINE

Le point essentiel que j'ai voulu relever dans cet avancement de la raison, c'est que bien sûr elle a rendu possible l'épanouissement incroyable de la science et de ses fruits technologiques; mais d'autre part, devenue absolument indépendante, elle a tendance à se dresser contre la vie, à devenir ennemie de l'homme. Ceci était évident dès le commencement, mais ce n'est que trois siècles plus tard que l'image de l'homme en est défigurée presque complètement, parce que réduite au modèle scientifique comme seule et unique vérité.



Après Galilée, l'univers est devenu le mécanisme d'une horlogerie gigantesque; et l'homme, après Descartes, celui de l'homme-machine. A partir du moment où la science nous enseigna que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, mais que c'est la terre qui tourne autour du soleil, l'homme cessa de vivre au centre de la création et nous nous sommes mis en route vers la solitude absolue d'une existence arbitraire dans un espace inanimé. Car à partir de ce moment la terre est devenue une planète quelconque dans un système solaire indifférent, où l'homme n'est plus qu'une présence accidentelle.

Ainsi la découverte copernicienne, première victoire de la pensée rationaliste sur le savoir inspiré par la foi, ouvrait la route à la réduction de l'image de l'homme, notamment à partir du 19^e siècle par les philosophies du *rien-d'autre-que* (Stern). En voici les thèses principales: Après que Darwin nous eut fait connaître la théorie de l'évolution, l'homme très vite est devenu *rien d'autre* qu'un produit biologique de la sélection naturelle.

Dans une autre perspective, celle de Marx, l'homme et sa civilisation ne sont plus *rien d'autre* qu'un produit de la situation économique; et du point de vue psychodynamique, il devient après Freud, *rien d'autre* qu'un produit d'instincts plus ou moins sublimés.

Pour combler la mesure, à notre époque la physiologie nous déclare que l'homme n'est *rien d'autre* qu'une machine particulièrement compliquée, qui à la longue devra peut-être céder le pas à l'ordinateur. Toutes nos pensées, nos rêves et représentations ne sont *rien d'autre* que des activités dans la machinerie des neurones cérébraux (Eccles): activités qu'en principe, nous serons capable de décoder et de contrôler. De sorte que maintenant nous voyons les behavioristes s'agiter pour créer l'image de l'homme d'après le comportement des rats, conditionnés dans la Skinnerbox.

Toutes ces découvertes auraient très bien pu être intégrées dans une nouvelle conception de l'homme, si elles avaient été décrites pour ce qu'elles sont, c'est à dire certains aspects ou certaines interprétations de la totalité. Pourtant par suite de l'a priori matérialiste, l'homme fut chaque fois réduit au modèle scientifique. Ainsi peu à peu, nous avons oublié que l'homme est doué d'une âme, car dans le modèle il n'y a pas de place pour elle. De cette façon la vie humaine devient facilement un objet à jeter.

QUÊTE DE LA GLOIRE

Or, ce qui est le plus étonnant quand l'homme parle ainsi de l'homme dans la terminologie que je viens d'indiquer, c'est qu'alors nous donnons

l'impression de parler non pas de nous-mêmes, mais plutôt d'une race ennemie, triomphalement démasquée et humiliée. Pourtant il est ici question d'une tendance haineuse très connue dans la psychologie individuelle où la haine de soi peut mener jusqu'au suicide, quand le «moi» orgueilleux détruit le «soi» détesté, s'il ne décide de se venger sur autrui. Empruntant la terminologie de Karen Horney, nous pouvons expliquer l'homme aliéné de soi en distinguant en lui un «moi réel» et un «moi idéalisé». En s'identifiant avec son moi réel, l'homme reste au centre de sa personnalité et dans le processus d'individuation qui s'ensuit, il se réalise en devenant ce qu'il est: «werde der du bist» — avec toutes les difficultés qu'implique cette responsabilité. Mais là où pour quelque raison morale, culturelle où névrosique que se soit il ne peut pas ou ne veut pas assumer la charge de son moi réel, l'homme en question peut se sauver en se déplaçant du centre de son micro-cosme pour s'identifier avec son moi idéalisé, c'est-à-dire avec une fausse et irréaliste conception de lui-même qui correspond à un fantasme de grandeur et de toute-puissance, en raison de quoi il se sent en droit d'être applaudi par le monde entier.

Il fait cela pour échapper au désespoir, au sentiment d'une abjecte infériorité et d'une impuissance totale qu'il associe à son moi réel, mais sans le savoir. Son attitude s'exprime donc par une arrogance illimitée, même quand elle est camouflée par un masque de discrétion. Ce pourrait être par exemple le cas de l'homme moderne qui, à cause de sa connaissance phénoménale, croit se suffire à lui-même et estime qu'il n'a besoin de Dieu ni loi, mais qui, en même temps, éprouve un mépris profond à l'égard de l'homme³ — donc au fond, de lui-même — qui en principe doit pouvoir se laisser manipuler, pour être mis dans le circuit de la nouvelle société.

C'est ce type de l'homme arrogant qui correspond à cette attitude de vie aliénée caractérisée par Karen Horney «La Quête de la Gloire» — The Search for Glory. Cela indique cette compulsion intérieure de briller aux yeux du monde, qu'éprouve celui qui veut à tout prix actualiser le moi idéalisé qu'il s'est créé. Mais comme il est motivé entre autre par une certaine haine —souvent par la négation de sa jeunesse— la réalisation de ses ambitions est une gloire qui est aussi placée sous le signe d'un «vindicative triumph» sur le prochain, qu'il veut humilier par son succès. Et n'est-ce pas précisément ce triomphe vindicatif qui caractérise ces théoréticiens qui sont tout contents de réduire l'être humain à un rien-

3. Galilée était un tel homme — très vaniteux, il ressentait «un mépris quasi-pathologique pour ses contemporains». (Koestler, The Sleepwalkers).



d'autre-que, de réduire son Dieu à une projection chétive du père et ses Ecritures Saintes à une mythologie puérile?

SYNDROME DE DISSOCIATION PSYCHO-SOCIAL

«Il convient en permanence, écrit de Saint-Exupéry, de tenir réveillé en l'homme ce qui est grand et de le convertir à sa propre grandeur». Mais cela ne semble pas être pour l'instant notre souci principal. En nos jours, même la psychologie, les sciences humaines et sociales, sont dominées par des courants puissants qui se servent de la conception mécaniste de l'homme pour atteindre leur but, aussi en psychothérapie; l'homme n'est plus que comportement déterminé par les circonstances et on lui refuse toute son essence intérieure. En fait, non seulement nous fabriquons des choses qui —forcément— nous ressemblent, mais encore nous allons ressembler aux choses que nous fabriquons. Or comme notre siècle est le siècle de la machine, il est celui de l'homme-machine; de l'homme anonyme, interchangeable et prévisible, connu et apprécié sous son aspect fonctionnel. Et encore faut-il que ses différentes fonctions soient isolées les unes des autres.

Ceci correspond à ce que j'appelle le Syndrome de dissociation psychosocial, qui va de pair avec les théories réductionnistes. Par ce syndrome je comprends un résultat de la pensée analytique qui commence par discerner, puis procède à séparer et finit par dissocier complètement tous les aspects de la vie antérieurement intégrés si bien qu'il en résulte un état de désintégration.

On peut penser ici d'abord à cette première dissociation catastrophale, qui s'est produite après Galilée et Descartes, entre la foi et la raison, le sacré et le profane, l'âme et le corps⁴. La conséquence de cette séparation —qui aurait dû se limiter à une distinction— est fatalement la perte du pôle métaphysique et spirituel, après quoi il ne reste que le pôle matériel, dépourvu de sens et de direction.

Ensuite, avec l'aide des «social engineers» on a procédé au «découplement» de sexualité, procréation, amour et mariage, de sorte que la sexualité —pour m'en tenir à elle— a été réduite à une réaction génitale et

4. Que ce divorce de la science et de la foi n'était nullement nécessaire, mais fut provoqué délibérément par Galilée — qui n'a pas passé un jour de sa vie en prison — a été clairement démontré par Koestler. Tout ce que les autorités de l'Eglise lui demandaient, était de traiter pour le moment le système copernicien en hypothèse.



qu'elle n'a quasiment plus de valeur symbolique sur les niveaux personnel, culturel, cosmologique et religieux. C'est l'homme réduit à une sex-machine.

Sur un troisième niveau, celui des professions, tant intellectuelles que manuelles, on est forcé à une spécialisation poussée jusqu'à l'absurde, de sorte que tout le monde commence à se sentir un peu ridicule et incompetent. En médecine, par exemple, il peut arriver que cinq ou six spécialistes s'occupent d'un même malade, divisé en autant d'organes. Et ainsi de suite.

Quoi qu'il en soit, dans une telle constellation sociale, où l'homme se confond avec sa fonction, que reste-t-il du fameux déploiement de la personne? Sans finalité spirituelle, sans valeurs transcendantes, il devient une affaire égocentrique, un mot vide de sens, qui doit faire croire à une individualité, qui de fait nous est refusée.

Alors il n'est pas surprenant quand la plupart des hommes —las de changements perpétuels et d'idéologies trompeuses —pour finir s'assoient découragés au bord du chemin et quittent la partie— s'ils ne se jettent pas dans l'action anarchique.

Et les responsables du gouvernement et de l'éducation que font-ils? La même chose. Ils ne dépassent pas les limites de l'économie, de l'hygiène et de la biologie; conseillent de ne pas fumer, de ne pas trop boire ni manger et de prendre la pillule; déclarent que tout le monde est libre et émancipé, et se retirent sur l'île humanitaire de la tolérance. La tolérance, ce mépris caché et coupable de l'autre: que chacun fasse ce qu'il veut, c'est son bon droit et cela ne me regarde pas.

Ainsi les hommes et particulièrement les enfants, sont plus que jamais livrés à eux-mêmes, sans espoir et sans conseil. Blasphémie, pornographie et toxicomanie, avortement, euthanasie et une promiscuité illimitée, tout est normal et tout est permis. Voilà le testimonium paupertatis de la société permissive, qui ne veut plus montrer à ses enfants une perspective de vie transcendante. Et la masse solitaire —«The lonely crowd»— que nous sommes devenus, continue lentement sa marche solitaire. Une caravane égarée.

Bref, la conception scientifique et mécaniste de l'homme, a créé une situation dans laquelle il est devenu pratiquement impossible pour l'individu de trouver un style de vie authentique. Ceux qui refusent d'opter pour une adaptation passive au groupe, sont forcés d'aller à la recherche de leur identité à partir d'un point de départ et de normes presque totalement arbitraires. Ceci est d'autant plus difficile, que l'identité n'est pas uniquement modelée du dedans mais autant du dehors, par les forces



constructives et aimantes d'un ordre social qui affirme la vie. Et c'est justement ici que la société fait défaut. Car il n'émane plus grand'chose de ce monde pour soutenir l'individu dans la conscience de sa valeur et de sa dignité. Alors, pour le récompenser, on lui offre les sensations des stimulants toujours plus forts, en guise de cette véritable sensation de vivre qui normalement jaillit de l'accomplissement de soi-même.

C'est qu'il tend à se développer chez l'homme de la société de consommation une soif avide du monde qui substitue l'étourdissement des appétits satisfaits, à la paix intérieure qui émane d'une vie accomplissant son destin.

Dans cette voie sans issue, qui se présente comme la voie de la vie, les malheureux, «esclaves martyrisés du temps», chaque fois de nouveau se rencontrent eux-mêmes revenant, les mains vides; pour soupirer enfin avec Baudelaire:

Dans ton île, ô Venus! je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image.
—Ah Seigneur! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon coeur et mon corps sans dégoût!

GALILEE AVAIT TORT

Que faut-il faire pour ramener l'homme aliéné à son centre, c'est à dire à son âme, à son moi réel! — le seul endroit psychologique et spirituel d'où il peut projeter une image totale de l'homme, qui connaît sa lumière et ne craint pas ses ténèbres. Pour cela il faut tout d'abord reconnaître que, dans un sens, Galilée avait tort.

Maintenant il est très intéressant que l'Europe, trop longtemps fascinée et enchaînée par la connaissance objective, commence à redécouvrir le symbole. La raison ne peut penser que par le discours. Mais l'homme est aussi rêveur, et le rêve comme le mythe pense en symboles et images, et par là connaît des couches profondes de la réalité où la science ne peut jamais toucher.

L'éclatante découverte de Copernic rend bien une vérité, mais une vérité scientifique, une seconde réalité qui ne dit rien sur la réalité ultime où l'homme est placé au centre de la création; sa vie —pour emprunter une image chrétienne— cachée avec le Christ en Dieu.

Autrement dit, pour retrouver notre centre, tant individuel que collectif, nous devons réapprendre que le soleil tourne autour de la terre. C'est d'ailleurs ce que tout le monde peut observer chaque jour en voyant le

soleil se lever et se coucher. Mais cela deviendra surtout évident quand, transcendant et *intégrant* la science dans une nouvelle conception de l'homme et du monde, nous réapprendrons à penser en images et symboles où le microcosme de la personne et le macro-cosme de l'univers se réfléchissent mutuellement.

L'historien des religions Mircea Eliade, nous parle de la symbolique du centre qu'on rencontre dans la mythologie comme un thème fondamental. Il s'agit d'un symbolisme qui se réfère à un espace mythique sacré, qui est le seul espace réel où l'homme peut vivre. Or dans cet espace réel par excellence, la pensée archaïque désigne un centre, qui est le point d'intersection des trois sphères cosmiques: Ciel, Terre et Enfer; et c'est là, dans ce centre de l'univers que l'homme se trouve au coeur même de la réalité, où il touche directement au sacré. Car c'est là que s'élève la Montagne Cosmique ou l'Arbre du Monde: avec ses racines qui plongent jusqu'à l'enfer et ses branches qui touchent au ciel, il est l'axe qui relie les trois mondes. Aussi l'ascension rituelle de cette hauteur, souvent représentée par une échelle, signifie la rupture du niveau profane vers la réalité absolue.

Dans la liturgie Byzantine on trouve clairement exprimé comment, dans le Christianisme, la croix sur la montagne du Calvaire se substitue à l'arbre cosmique.

Voilà une cosmologie à la mesure de l'homme. Voilà une image du monde qui ramène l'homme déraciné à son identité; là où il se retrouve dans son savoir le plus archaïque et le plus élevé; là où il reprend le sens du sacré.

Par contre l'espace géographique, profane et objectif —je cite Eliade— «n'est qu'une construction théorique d'un espace et d'un monde que l'on n'habite pas et partant que l'on ne connaît pas».

LE CATÉCHISME DU DIABLE

Si maintenant l'on s'en réfère à l'apôtre de la science Jacques Monod, on voit que dans son livre «Hasard et Nécessité» il défend exactement le contraire: l'espace géographique est le seul qu'on habite et le seul qu'on connaît, car le seul qui existe. Puisqu'il n'existe pas d'autre réalité, pas d'autre vérité, que celle que la science peut découvrir — tout le reste est littérature.

Car le premier commandement de l'évangile scientifique, est le postulat de l'objectivité de la Nature. «C'est-à-dire —explique Monod— le



refus *systématique* de considérer comme pouvant conduire à une connaissance «vraie» toute interprétation des phénomènes donnée en termes de causes finales, c'est-à-dire de «projet». Et le deuxième commandement —qui égale le premier— c'est que l'apparition de l'homme dans l'évolution est purement et uniquement due au Hasard. Donc — je cite: «L'homme est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers, d'où il a émergé par hasard». Enfin la déification de «la connaissance objective, comme *seule* source de vérité authentique» est poussée si loin, que «l'éthique de la connaissance... propose à l'homme non pas de s'en servir, mais désormais de la servir par un choix délibéré et conscient».

Pour ma part je crois avoir suffisamment démontré que servir la science comme but en soi et considérée comme étant l'unique dépositaire de la vérité, c'est à la longue servir une cause ennemie de la vie — comme dans le cas de toute idolâtrie.

J'ai notamment insisté sur le triomphe vindicatif avec lequel elle réduit chaque fois l'homme à sa seule dimension matérielle, et en deuxième lieu j'ai rappelé comment, en renforçant la désintégration, elle contribue à la dissociation psychosociale.

Quant à l'objectivité de la Nature, nous avons vu que c'est la méconnaissance systématique des données intuitives de notre instinct religieux —si le mot n'est pas trop fort—; que c'est le refus catégorique de considérer même la possibilité de l'existence d'un Dieu créateur, et donc le refus d'admettre la dimension spirituelle de l'homme et l'existence d'une réalité absolue au delà de la réalité que nous pouvons déchiffrer.

En ce qui concerne le Hasard, au premier abord on pourrait se demander ce que fait cette notion dans une étude scientifique. Eh bien, il paraît que c'est justement le dernier mot, la plus haute sagesse de la science. Mais qui sera assez aveuglé, aussi insensé de vraiment vouloir prétendre que la vie humaine —comme d'ailleurs la vie tout court— n'est rien d'autre que le produit d'un hasard aveugle. Il faut vraiment avoir perdu non pas seulement le sens du sacré, mais le bon sens tout court.

Si jamais, c'est bien ici que s'applique le mot de T. S. Elliot: «Where is the wisdom we have lost in knowledge» — où est la sagesse que nous avons perdue dans la connaissance.

Pour finir, l'éthique basée sur la science. — Au début de cet exposé j'ai cité quelques exemples qui en rendent le caractère cynique et ignoble. Issue du paradoxe d'un homme extrêmement orgueilleux qui, avec toute sa connaissance, détruit sa propre image, elle est vraiment le catéchisme du diable.



Pourtant cette éthique nouvelle a déjà atteint la médecine officielle, qui en plusieurs pays a rejeté la pierre angulaire de son éthique professionnelle. Dorénavant le médecin peut être affecté contrôleur de la qualité de la vie selon des critères socio-économiques et psychosomatiques; et ensuite c'est encore lui *l'exécuteur* quand la qualité est jugée insuffisante ou si la vie de l'un doit être sacrifiée au bien-être de l'autre.

C'est ainsi que la médecine dite intégrale se marie à l'hédonisme qui envahit l'Occident; et c'est ainsi que la société se démunit d'une profession qu'elle a instituée pour guérir et adoucir les souffrances, sans jamais détruire la vie dont elle se veut la gardienne sans exception et en toutes circonstances. Pour avoir signé ce contrat social, le médecin était digne de confiance.

Conclusion

Maintenant, si nous parlons de l'avortement et de l'euthanasie, il est clair que ce sont en eux-mêmes des crimes qu'il faut combattre — c'est une obligation à l'intégrité de notre profession, à la santé morale de la société, et à l'amour pour les hommes.

En même temps nous devons aussi reconnaître qu'il s'agit de symptômes d'une maladie sous-jacente, qui a presque totalement dévalué le concept de l'homme, devenu celui d'un homoncule: l'homme-machine, l'homme absurde, le singe nu.

Pour remédier à ce mal-là, il faut restaurer l'intégrité humaine en établissant une nouvelle conception de la plénitude de l'homme où les données de la connaissance objective sont intégrées dans la dimension spirituelle. Il va sans dire que cette conversion de l'homme à sa propre grandeur, ramènera les vertus égarées, par la reconnaissance de valeurs transcendantes, objectives et universelles. Tant que nous souffrirons que ce soit le moi qui crée les valeurs, nous serons condamnés à l'éthique de la connaissance, à l'homme qui, ayant proclamé la mort de Dieu, proclame aussi la mort de l'homme.



BIBLIOGRAPHIE

Does de Willebois, A. E. M. *Vervreemding en Verslaving (Aliénation et Toxicomanie)*, Utrecht-Nijmegen, 1965. *Eccles*, John. *Facing Reality*. Springer Verlag, 1970. *Eliade*, Mircea, *Imagen et Symboles*. Gallimard, 1952. Ned. Vert.: *Beelden en Symbolen*, Paul Brand, 1963. *Elias*, Norbert. *Über der Prozess der Zivilisation*. Basel, 1939. *Erikson*, Erik. *Childhood and Society*, N. Y., 1963. *Growth and Crises of the Personality*, in: *Psychological Issues*, Internat. Univ. Press, N. Y., 1959. *Fortmann*, Han. *Wat is er met de mens gebeurd*. Utrecht, 1960. *Horney*, Karen. *Neurosis and Human Growth*. London, 1951. *Jaspers*, Karl. *Vom Ursprung und Ziel der Geschichte*. Fischer Bücherei, 1955. *Koestler*, Arthur. *The Sleepwalkers*. Hutchinson, 1959; Pelican Books, 1972. *Marcel*, Gabriël. *L'Homme Problématique*, Paris, 1955. *Maritain*, Jacques. *Le Paysan de la Garonne*. Paris, 1966. *Matussek*, P. *Zwang und Sucht*, *Nervenarzt* 29: 452, 1958. *Ratzinger*, Joseph. *Glaube und Zukunft*. München. Ned. Vert.: *De Toekomst van het Geloof*, Lennoo, 1971. *Riesman*, David. *The Lonely Crowd*. Yale University Press, 1961. *Stern*, Karl. *The Third Revolution*. Ned. Vert.: *De Desde Revolutie*, Utrecht Antwerpen (geen jaartal).



resumen

Es claro que el aborto y la eutanasia son crímenes que debemos combatir, pues es un deber hacia la integridad de la profesión médica, la salud moral de la sociedad y el amor por los hombres. Pero, al mismo tiempo, hemos de reconocer que son síntomas de una enfermedad subyacente, que ha desvalorizado casi totalmente el concepto del hombre, transformado en el concepto de un «homúnculo»: el hombre-máquina, el hombre absurdo, el mono desnudo.

Para remediar este mal, hace falta restaurar la integridad humana, estableciendo de nuevo la concepción plena del hombre, en la que los datos del conocimiento objetivo son integrados en la dimensión espiritual. No es necesario decir que esta conversión del hombre a su propia grandeza restablecerá virtudes perdidas, mediante el reconocimiento de valores trascendentes, objetivos y universales. Mientras consintamos que sea el yo quien cree los valores, estaremos condenados a la ética del conocimiento, al hombre que, habiendo proclamado la muerte de Dios, proclama también la muerte del hombre.